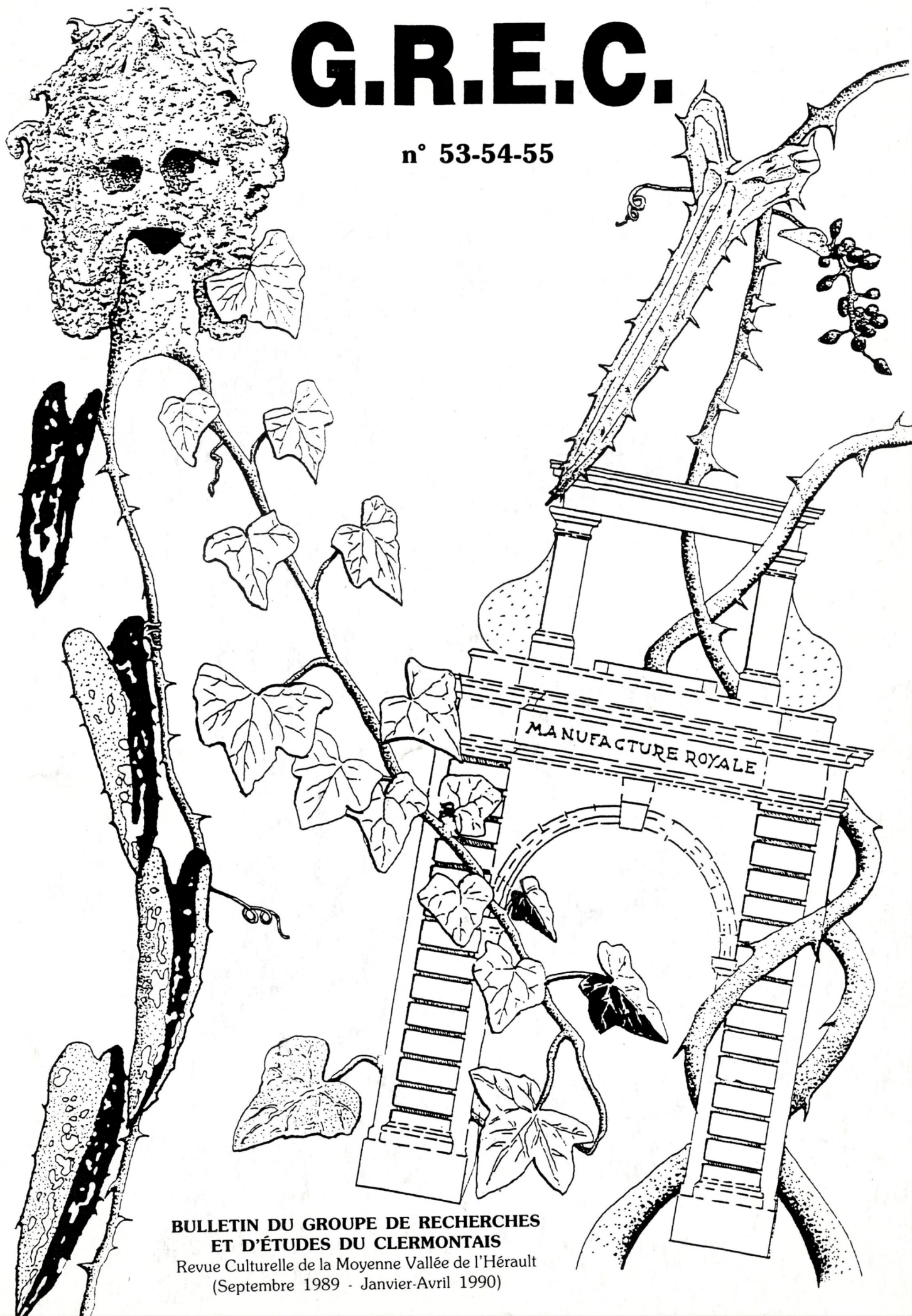


G.R.E.C.

n° 53-54-55



**BULLETIN DU GROUPE DE RECHERCHES
ET D'ÉTUDES DU CLERMONTAIS**
Revue Culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault
(Septembre 1989 - Janvier-Avril 1990)

LES MOULINS ET LE MONNA D'ARBORAS

Il ressort des statistiques publiées dans le Dossier n° 8 *d'Arts et Traditions rurales de l'Hérault* (Montpellier, 1987) que le nombre des moulins recensés dans la commune d'Arboras se présente comme suit : d'abord, au XVIII^e siècle, deux moulins indiqués sur la Carte de Cassini ; ensuite, à partir de l'an IV, un moulin dit Moulin Galibert ; enfin, en 1837, aucun moulin n'est enregistré. D'un autre côté, dans le Dossier n° 7 (1986) avait été signalé un moulin à vent, dit de La Plâtière, situé sur la route D 9 menant d'Arboras à La Vacquerie : ce moulin semble avoir échappé aux statistiques du XIX^e siècle puisqu'elles ne mentionnent aucun moulin destiné à broyer la pierre à plâtre, c'est-à-dire le gypse.

Sur le plan historique, il est intéressant de noter par ailleurs le témoignage fourni par cinq documents antérieurs à la Carte de Cassini.

a) Le premier, daté approximativement de l'an 1106, est contenu dans le Cartulaire de Gellone (p. 171). Il s'agit de la donation faite à l'abbaye par la femme de Bertrand Ricard, d'Arboras : *molendinum quem uxor mea Guilma dedit Sancto Guilmo cum orto et paxeria*.

b) Le deuxième, daté de 1257, est mentionné dans l'Inventaire des archives de l'évêché de Lodève dit *Inventaire Briçonnet* (AD 34 E 1050) qui indique brièvement au folio IIII que Bertrand d'Arboras reconnut tenir de l'évêque de Lodève *molendinum in ripparia d'Agamas*.

c) Le troisième, daté de 1262 et tiré du même Inventaire (f° XLIII v°, numéroté aussi 129 v°) indique que le même Bertrand d'Arboras, qualifié cette fois de donzel (*domicellus*) reconnaît à l'évêque de Lodève *quoddam molendinum quod est in ripparia d'Agamas in parroquia Sancti Saturnini per quod debet in festo Sancti Andree pro usatico annuatim sex denarios*. Nous reviendrons plus loin sur l'étendue, ainsi précisée au XIII^e siècle, de la paroisse de Saint-Saturnin.

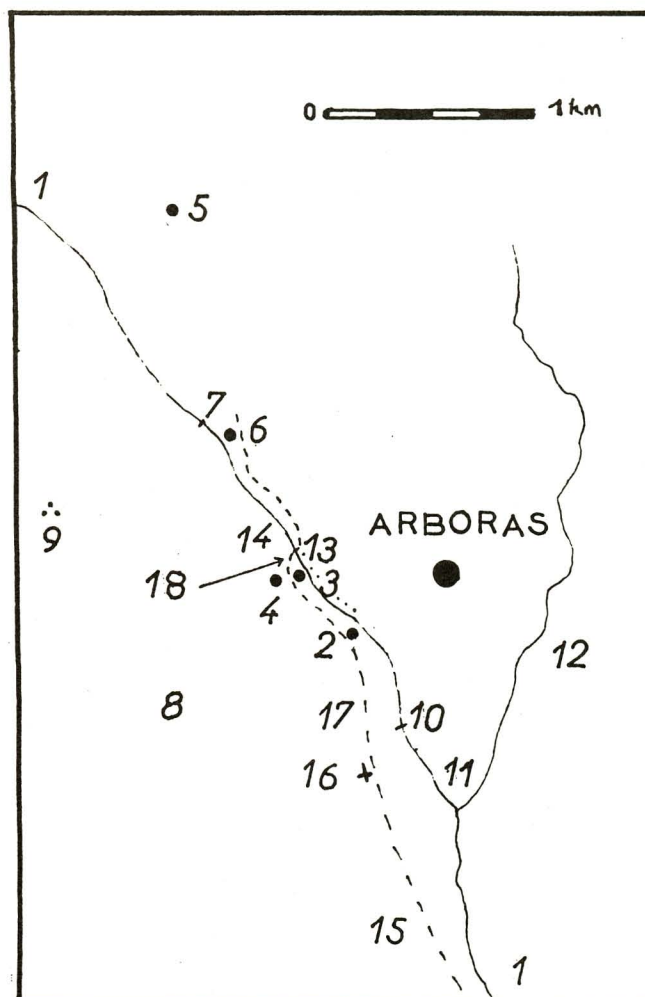
d) Le quatrième, daté de 1328, est cité dans le Dictionnaire Topographique d'E. Thomas : *molendini in rivo de Agamanco*. Remarquons qu'il n'est pas question de "moulins", mais d'un seul moulin et que "Agamanco" est une mauvaise lecture d'*Agamarcio*.

e) Le cinquième enfin, beaucoup plus explicite, est contenu dans le Compoix d'Arboras, daté de 1619 (A.D. Hérault, E. Arboras CC 1), qui, sous les articles numérotés 935 et 1090, enregistre trois moulins ainsi regroupés : sous le nom d'*Anthoine Visseq*, habitant d'Arboras, *un moulin a bled avec une mulle moulant sur le ruisseau de Gamas, confronte avec luy mesmes et led. ruisseau* ; sous le nom de *Pierre Buscarlet*, habitant de Saint-Saturnin, *deux moulins a bled l'un pres de l'autre avec une mulle moulant a chacun diceux et maison joignante au plus hault moulin, assis sur le ruisseau de Gamas, confronte avec le chemin alant de Gignac a la Vaquarié luy mesmes et led. ruisseau de Gamas*. D'autre part, le même Compoix, dans la rubrique écrite sur papier vert qui précède le texte de 1619, indique à la page 14 que *Jean Galibert, fils de Pierre* était devenu ultérieurement le propriétaire des trois moulins, d'où le nom Moulin Galibert qui apparaît dans la statistique de 1796. Quant au regroupement des deux moulins Buscarlet sous un seul article fiscal, il explique pourquoi la Carte de Cassini au siècle suivant n'emploie que deux vignettes pour désigner les trois moulins.

L'analyse de ces documents, complétée par un examen des lieux, permet de faire des observations suivantes.

1 - Le moulin Visseq, qui selon les confronts de 1619 était situé en aval des moulins Buscarlet, est complètement en ruines. Ainsi que l'indique négativement la statistique de l'an IV, il ne fonctionnait plus à cette date. Comme nous le verrons plus loin, le seul vestige identifiable qui en subsiste est le bief qui lui fournissait l'énergie hydraulique.

2 - Le moulin mentionné vers 1106 en 1257, en 1262 et en 1328 est très probablement le Moulin Bas de Buscarlet. Comme nous le verrons aussi par la suite, il présente une structure plus ancienne que celle de son voisin immédiat que nous appellerons le Moulin Haut.



1 - Plan de situation. 1 : ruisseau de Lagamas ; 2 : Moulin Visseq ; 3 : Moulin Bas de Buscarlet ; 4 : Moulin Haut de Buscarlet ; 5 : La Plâtrière ; 6 : Moulin Soupette ; 7 : Pont de Soupette ; 8 : La Geyssière ; 9 : Château des Deux Vierges ; 10 : Le Pontil ; 11 : Le Tournal ; 12 : Ravin de Rouvignou ; 13 : ravin du Mouna ; 14 : La Pansière ; 15 : ancien chemin de Gignac à La Vacquerie ; 16 : Croix de l'Arnet ; 17 : Marcontès ; 18 : Pont du Diable.

3 - Le Moulin Bas enferme, dans son état actuel, deux jeux de meules, au lieu d'un seul jeu mentionné en 1619 (avec une mulle moulant a chacun diceux), ce qui indique qu'il a été transformé postérieurement à cette date : détail important en ce qui concerne l'étude d'un autre monument contigu à ce moulin, à savoir un pont très pittoresque, appelé dans le pays *Pont du Diable* ou *Pont du Crime*. Nous en reparlerons plus bas lorsqu'il sera question de le dater.

4 - Le Moulin Haut passe pour être un ancien "moulin à plâtre" : en réalité rien n'indique qu'il ait eu cette destination et il n'y a aucune raison de mettre en doute le texte de 1619 qui le qualifie de *moulin a bled*.

Quant aux véritables moulins à gypse de la commune d'Arboras, nous les trouvons non pas sur la rive droite du ruisseau de Lagamas, mais sur la rive gauche. Ce sont en effet :

a) le moulin à vent de La Plâtrière, déjà mentionné, qui avait été bâti directement au-dessus de la carrière d'où l'on extrayait le gypse. Il semble que l'endroit ait été mal choisi pour un moulin éolien puisque le propriétaire, dénommé Soupette, décida, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, de remplacer ce moulin à vent trop capricieux par un moulin à eau plus fiable qu'il aménagea sur le ruisseau de Lagamas, rive gauche.

b) le moulin à eau dit "de Soupette" permit, comme me l'a indiqué M. Laurès, maire d'Arboras, de continuer la production de plâtre en utilisant la même carrière. M. Laurès se rappelle que son arrière-grand-mère transportait avec son âne le gypse, qui était toujours extrait sous le moulin à vent, au moulin à eau situé en contrebas.

C'est à une vingtaine de mètres en amont de ce dernier moulin que le même meunier fit construire une digue connue dans la région sous le nom de *Pont de Soupette* ou de *la Palissade*. Il s'agit d'un barrage maçonné surmonté de piliers, reliés par un tablier de bois, qui avait pour fonction principale de retenir un très grand bassin d'eau, d'au moins 50 m de longueur, servant à fournir la force motrice au moulin à un rouet bâti en aval. Ce barrage, de tracé légèrement concave par rapport au sens du courant, servait accessoirement de pont et permettait peut-être au même meunier de compléter son approvisionnement en gypse sur la rive droite en utilisant, en plus de la carrière de La Plâtrière, une seconde carrière, dite de La Geysière, située dans la commune de Saint-Saturnin sur le flanc Sud de la montagne dominée par le château féodal des Deux Vierges.

Comme l'indique le toponyme, une *geysière* est en langue d'oc le lieu où il y a du *geis* : mot directement issu du latin *gypsum* et qui, plus exactement que le mot français *plâtre*, désigne la matière première d'où l'on tire après cuisson le produit fini. C'est pourquoi il serait préférable de dire *moulin à gypse* plutôt que "moulin à plâtre".

Le pont-barrage de Soupette ne fut pas de longue durée. A la fin du XIX^e siècle il fut crevé par une inondation et le moulin qui en dépendait se trouva hors d'usage. Comme l'a entendu raconter M. Laurès, la cause de ce désastre doit être attribuée au profil même de cette digue, qui aurait pu tenir si son tracé avait été convexe par rapport au sens du courant, comme le prouve l'exemple du petit barrage que l'on voit encore immédiatement en amont du pont de la route D 130, situé sur le même ruisseau entre Arboras et Saint-Saturnin. A bien regarder, comme l'indique le Compoix de 1619, ce barrage est constitué par les vestiges d'un ancien pont appelé à l'époque *Le Pontil* - seul pont alors mentionné pour tout le

territoire d'Arboras - qui avait été bâti sur le grand chemin menant à Clermont-l'Hérault, ainsi qu'en témoigne l'article 562 : *une ollivette al Pontil camy de Clermont dedans*.

Ajoutons enfin à l'inventaire des moulins attestés d'Arboras un moulin à huile, puisqu'il est question au folio 150 recto du Compoix de 1619 de *l'enclos ou est construit le molin a huile appartenant à la communauté d'Arboras*. Ce moulin était situé au cœur du village à quelques mètres à l'ouest de l'ancienne tour féodale et le nom d'une rue conserve son souvenir.

Après avoir ainsi dénombré en tout six moulins dont quatre moulins à eau, un moulin à vent et un moulin à traction probablement animale, ou, si l'on veut, en les classant autrement, trois moulins à blé, deux moulins à gypse et un moulin à olives, il est possible, à partir de deux noms de lieu, de retrouver la trace sinon de deux moulins supplémentaires, du moins d'un septième moulin, de destination différente de celles des six moulins déjà énumérés, ainsi que de la dénomination, antérieure au XII^e siècle, du plus ancien des sept moulins.

Le premier toponyme est le lieu-dit *Le Tournal*, mentionné plusieurs fois dans le Compoix de 1619 aux numéros 31, 560 et 686. A en juger par ses confronts, il touche au midi au valat de Rouvignou et à l'ouest au ruisseau de Lagamas. Rappelons que le mot *tournal* désigne dans le département voisin de l'Aveyron une meule à aiguiser rotative, comme en utilisaient les rémouleurs (cf. le dictionnaire de l'abbé Vayssier) et que le nom de lieu *Le Tournal* marque à Creissels, près de Millau, l'emplacement d'une installation de coutelier, aménagée sur le ruisseau des Cascades chanté au XVIII^e siècle par le poète rouergat Claude Peyrot : *Des tournals de Creissels cont bese los coscados...*

Le mot était aussi connu autrefois dans le département de l'Hérault. C'est ainsi qu'en 1526 le Compoix de Saint-Geniès de Varensal (AD Hérault E CC1) mentionne au f^o 95 *ung moli bladía, drapia et tornal* appartenant à *Georgi Laures*. Il est donc probable qu'à Arboras une meule à aiguiser hydraulique était installée avant le XVII^e siècle aux environs du confluent du Lagamas et du Rouvignou, quelque part dans le bas-fond sauvage que l'on appelle *Le Mescladou*.

Dans le second cas, le nom de lieu *Le Monna*, mentionné plusieurs fois dans le Compoix de 1619 - notamment au numéro 159 où il est question d'un *camp et ort al Monna*, confronté par le chemin d'Arboras à Saint-Privat et par le *rieu de Gamas* -, peut être localisé sur la rive gauche du ruisseau. Le toponyme n'a d'ailleurs pas disparu. Bien qu'il n'apparaisse pas dans les listes des lieux-dits enregistrés dans les Etats de Section du Cadastre, ancien et nouveau, il figure cependant sur le Tableau d'Assemblage où l'on voit que le *ravin de Mouna*, dont le nom est toujours connu à Arboras, se jette dans le ruisseau de Lagamas, rive gauche, juste en face du Moulin Bas et du Pont du Diable (figure 1).

Comme on le sait, le toponyme *Le Monna*, ainsi attesté en 1619 à Arboras, et que l'on retrouve dans le nom actuel d'un village aveyronnais, *Le Monna*, commune de Millau, mentionné en 1198 sous la forme *Molnar (castel del Molnar)*, vient de l'ancien nom commun *molinar* passé successivement à *molnar*, après syncope de la deuxième syllabe, *monna*, après assimilation du l au n et disparition du r final comme dans *Cayla*, issu de *Caylar*, et *mouna*, après affaiblissement de la consonne double. Ainsi que j'ai essayé de l'établir dans une autre étude concernant le moulin fortifié du Tourtorel, sur la Mosson (cne de Lavérune), ce toponyme ne signifie pas seule-



2 - La trompe du Moulin Bas d'Arboras.

ment "emplacement de moulin" mais désigne plus spécialement un type de moulin à eau qui est actionné par une roue à aubes verticale et non pas par un rouet horizontal. On voit par exemple que l'Inventaire Briçonnet, déjà cité, fait la distinction entre le *molendinum* d'Arboras et le *molinarium* de Carabotes (cne de Gignac). Dans le cas précis d'Arboras, je pense que *Le Monna* est le nom très ancien du Moulin Bas, tel qu'il existait avant l'an 1106, date de son acquisition par l'abbaye de Saint-Guilhem.

Pour en revenir au domaine archéologique, il est intéressant d'examiner de plus près la structure des deux moulins Buscarlet qui, on l'a vu, sont antérieurs, en partie du moins, à l'an 1619. L'un et l'autre de ces moulins présentent le même mode de fonctionnement hydraulique : leurs meules sont entraînées par des rouets horizontaux qui ont certes disparu, mais dont l'ancienne existence est prouvée par les vestiges de trompes qui sont encore en place. Au moulin Haut, l'amenée d'eau était constituée par un conduit en bois qui débouche toujours, sur près de 50 cm de longueur, du mur sud de la chambre des eaux située en bas sous la chambre de meunerie où subsiste la meule dormante, encore en place, alors que la meule tournante, qui a été déplacée, est visible à quelques mètres devant l'entrée du moulin. Aujourd'hui encore, on passe d'une chambre à l'autre par une étroite trappe et par une échelle.

Au Moulin Bas, la trompe présente un aspect beaucoup plus archaïque. Non seulement elle est en pierre comme dans quelques rares autres moulins bien conservés (Moulinau de Saint-Léons, Aveyron, étudié par M. Pierre David, Moulins des Templiers à Sainte-Eulalie de Cernon, dans le même département) mais encore et surtout, elle n'est pas constituée, comme dans les moulins rouergats qui viennent d'être cités, par des tambours évidés de section circulaire et de dimensions relativement modestes (diamètre extérieur de l'ordre de 40 cm), mais par d'énormes blocs de grès de section quadrangulaire (70/80 cm sur 90 cm, 30/40 cm de hauteur) qui sont en place, bien apparents sur une longueur de près d'un mètre (figures 2 et 3). Comme nous l'avons remarqué plus haut, le Moulin Bas n'enfermait au XVII^e siècle qu'un seul jeu de meules : cela signifie qu'il a été transformé postérieurement à 1619. Mais cette transformation n'a concerné que la bâtisse du moulin dont le mur Sud sert de soutènement au chemin muletier qui aboutit au Pont du Diable. Elle n'a pas modifié la trompe de pierre qui est beaucoup plus ancienne et qui a été spécialement protégée par une arcade destinée à renforcer la muraille à travers laquelle elle passe.

Par ailleurs il faut noter que les deux moulins Buscarlet sont alimentés par le même réservoir, appelé localement *La Pansière*, dont le fond est situé, dans le cas du Moulin Haut, à 4 m environ au-dessus du rouet et dans le cas du Moulin Bas à la hauteur exceptionnelle de près de 20 m au-dessus de l'emplacement des deux rouets qui sont peut-être restés enfouis sur place sous une épaisse couche de terre. On comprend que la pression exercée par cette prodigieuse colonne d'eau ait exigé une trompe aussi massive dont les blocs constitutifs devaient être à la fois stabilisés par leur propre poids et parfaitement lutés entre eux pour interdire toute fuite.

Dans son état actuel le bâtiment du Moulin Bas, s'appuie du côté Sud, nous l'avons dit, sur un mur de soutènement, renforcé par une arcade, qui supporte le "*chemin allant de Gignac à la Vaquarié*" comme l'indique le Compoix. A en juger par divers documents d'archives, ce chemin partait de la *Petite Barque* de Gignac, longeait sur 6 kms la rive droite du Lagamas, passait à la *Croix de l'Arnet*, où un péage était encore prélevé en 1322 par le château des Deux Vierges, traversait le terroir de *Marcountès*, où ont été faites des trouvailles gallo-romaines, se glissait entre les deux moulins de Buscarlet pour aboutir au pont en question. De l'autre côté du Lagamas, il montait par un tracé aujourd'hui en grande partie oblitéré à travers le terroir des *Costes*, pour se confondre au delà avec le chemin d'Arboras à La Trivalle, c'est-à-dire avec un ancien itinéraire qui atteignait le Larzac, non pas par la *Tranchée*, mais, plus à l'est, par les multiples tournants du chemin muletier, bien caladé, des *Bautettes*, qui menait finalement à La Vaquerie.



3 - Détails des 5 éléments visibles de la trompe.



4 - Le Pont du Diable d'Arboras.

Le pont lui-même, large de 2,80 m, entièrement dépourvu de buteroues ou de parapet, franchissait sur une seule arche la distance d'environ 5 m séparant en cet endroit resserré les deux rives du Lagamas. Le nom populaire qui lui a été donné, Pont du Diable, est tout à fait mérité, car, comme à Saint-Jean de Fos et à Villemagne où la même appellation sert à désigner deux très beaux ouvrages d'art, bâtis respectivement au XI^e et au XVIII^e siècle, le pont d'Arboras est diablement bien construit : audacieusement conçu et solidement ancré aux rochers abrupts qui surplombent le ruisseau (fig. 4).

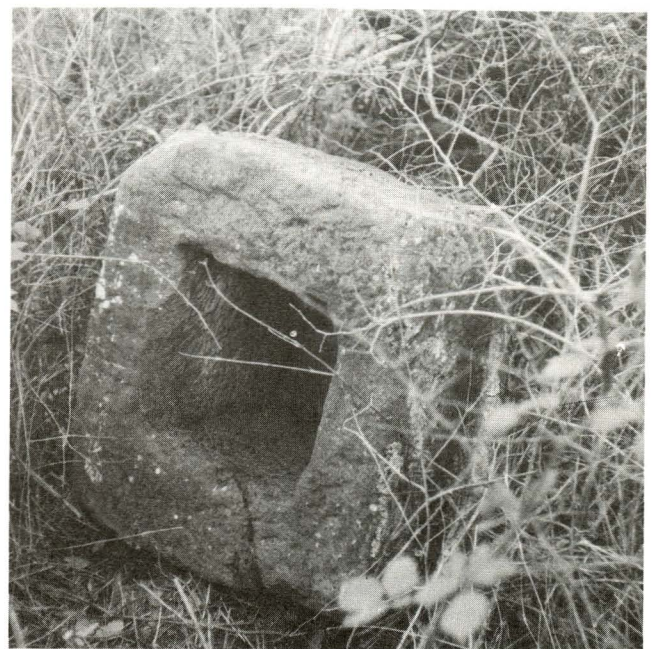
Ainsi que le montre l'excellent ouvrage de M. Marcel Prade (*Les Ponts - Monuments historiques*, Poitiers, 1986) qui passe en revue tous les ponts de France protégés par la loi, le nom de *Pont du Diable* s'applique à une dizaine de monuments répartis sur tout le territoire national : Ariège, Aude, Creuse, Lot, Loire, Puy de Dôme et Hérault. Dans ce dernier département, aux deux ponts déjà nommés et à celui d'Olargues, sur le Jaur, s'ajoute désormais le Pont du Diable d'Arboras, qui méritait d'être signalé et qui lui aussi devrait être classé car sa construction, au-dessus d'un profond abîme, à l'aide de cintres de bois très difficiles à arrimer aux deux rives abruptes, tient du prodige sur le plan technique : il serait très intéressant de faire un relevé précis de sa structure.

Comme ce pont, qui n'est pas mentionné dans le Compoix de 1619, est organiquement lié au chemin qui lui donne accès sur la rive droite, chemin qui, on l'a vu, n'est pas antérieur à la réfection du Moulin Bas, il est permis de penser qu'il date grosso modo du XVIII^e siècle,

comme son homonyme de Villemagne. Avant la construction du pont, le chemin de Gignac à La Vacquerie traversait le Lagamas à environ 300 m en aval, près du Moulin de Visseq, où, comme l'a remarqué M. Laurès, il y avait un gué dont on voit encore les vestiges. A propos du même pont, notons encore que dans la seconde moitié du XIX^e siècle il prit le nom du *Pont du Crime*, car, selon le témoignage de M. Galibert, ancien maire d'Arboras, le meunier du Moulin Bas vit un jour un inconnu jeter furtivement du haut du pont, dans les eaux du Lagamas, une malette qui se révéla contenir le cadavre d'un nouveau-né.

Sur le plan historique, étant donné que l'ensemble du dispositif (canalisation du bief, dont le cours, long de 500 m environ, est presque entièrement souterrain ; aménagement d'une trompe renforcée supportant une pression exceptionnellement élevée) suppose que le constructeur du Moulin Bas disposait de ressources financières relativement importantes, il est vraisemblable que ces travaux hydrauliques ne sont pas l'œuvre d'un simple particulier mais plutôt d'une institution disposant de larges ressources. Comme dans le cas de Sainte-Eulalie de Cernon où les moulins de la Dous, alimentés par un bief d'un kilomètre de long et pourvus de deux ponts-aqueducs franchissant deux ravins, avaient été bâtis dès le XII^e siècle par la puissante Commanderie des Templiers, de même à Arboras le Moulin Bas a été probablement édifié, à partir d'un simple *molinar* préexistant - dont le lieu-dit *Le Monna* a gardé le souvenir - par l'abbaye alors prospère de St-Guilhem le Désert. Deux faits parlent en faveur de cette hypothèse :

a) L'Inventaire Briçonnet (f^o XCIV G) indique qu'en 1154 les trois frères Béranger, Bertrand et Ricard d'Arboras donnèrent à l'abbé Richard du monastère de Saint-Guilhem tout ce qu'ils possédaient en propre dans le territoire d'Arboras et reçurent de lui en fief ce même domaine (*Berengarius de Arboratis, Bernardus et Ricardus fratres dederunt domino Richardo abbati Sancti Guilhelmi de Desertis totum allodium quod habebant in villa*



5 - Moulin du Vernoubrel : embout quadrangulaire de la trompe.

Arboratis et in ejus terminio. Per omnia predicta reddidit predictus abbas dictis fratribus ad feudum honoratum pro quo ipsi vel unus pro aliis debet hominum facere. Anno 1154.

b) En 1154, l'abbaye possédait par conséquent non seulement l'ancien moulin qui lui avait été légué vers 1106, mais l'entier domaine d'Arboras : s'il est vrai, comme je l'ai exposé dans un autre travail déjà mentionné, que le constructeur du moulin fortifié de Roquemengarde (cne de Saint-Pons de Mauchiens), représenté sur une célèbre pierre tombale, est non pas l'abbé Bernard de Mèze, mais précisément l'abbé Richard d'Arboras, mort en 1170, il est probable que c'est ce même abbé qui a fait construire dans son village natal le Moulin Bas. Par la suite, en 1161, en conséquence de certains revers financiers (*pro ingentibus et inportabilibus debitis quibus monasterium nostrum artabatur* "à cause des dettes énormes et insupportables dont était accablé notre monastère" : cf. *Etudes sur Pézenas et sa région*, 1975, n° 4, 25-28), l'abbaye avait dû probablement aussi vendre à l'évêque de Lodève son domaine d'Arboras avec le moulin qu'elle avait rénové et qui fut inféodé en 1257 à Bertrand d'Arboras dont la famille était depuis 1250 vassale de l'évêque de Lodève et tenait de lui la tour féodale et le logement correspondant (*turrem et stare quos habebant in villa de Arboratis* : f° XCIV G).

Dans ces conditions, si les hypothèses qui viennent d'être présentées sont fondées, la trompe du Moulin Bas, insigne vestige archéologique, pourrait dater du milieu du XII^e siècle, contrairement à l'opinion généralement admise qui fait remonter l'invention du rouet horizontal au plus tôt au XV^e siècle (cf. B. Gille, *Histoire des Techniques*, Paris, 1978, 606-608).

Quant au Moulin Haut, qui utilise le même réservoir-déversoir (*La Pansière*) que le Moulin Bas, il n'a pas été modifié depuis 1619 et il semble dater, à en juger par l'aspect de sa porte d'entrée, du XVI^e siècle au plus tôt. La trompe de bois qui déversait l'eau obliquement sur le rouet supportait une pression moindre que celle de son voisin, la dénivellation n'étant, on l'a vu, que de 4 m environ.

Bien que le Moulin Visseq soit détruit, son système d'alimentation a subsisté : il s'agit d'une canalisation à ciel ouvert qui utilise l'eau retenue par un barrage de pierres bien taillées, à surface supérieure plane, situé entre le Pont du Diable et le Moulin Bas. On peut même se demander si le réservoir d'eau ainsi formé, qui régularise le courant du ruisseau et qui est placé précisément au débouché du ravin de Mouna, n'avait pas été aménagé avant l'an 1106 pour actionner la roue à aubes du moulin supposé.

Pour ce qui est de ce dernier problème, la question se pose de savoir si le toponyme *Le Monna* à Arboras désigne, comme *Le Monna* à la Bastide-Pradines (Aveyron), une installation non pas médiévale, mais antique. Dans cette dernière localité, en effet, le lieu-dit *Le Monna* est situé non loin des vestiges archéologiquement constatés d'une villa gallo-romaine, tandis qu'au Moyen Âge le même emplacement se trouvait englobé dans le territoire d'une commanderie qui possédait en un autre lieu un moulin à eau banal, c'est-à-dire obligatoire pour l'ensemble des habitants, ce qui excluait la possibilité d'utiliser un autre moulin. A Arboras les données sont les mêmes. Comme l'indique le *Répertoire Archéologique* - Période Gallo-Romaine - d'Emile Bonnet (Montpellier, 1930,10), il y avait au lieu-dit *Marcountès* des vestiges importants d'un établissement antique. Or ce lieu-dit, qui n'apparaît pas dans le cadastre, mais qui est bien connu dans le

pays, est mentionné à plusieurs reprises dans le Compoix de 1619 et les confronts indiquent que ce terroir était situé à environ 500 m du Moulin Bas, entre le bâtiment rural appelé Mas de Visseq, au nord, et la Croix de l'Arnet, au sud, sur les limites de la commune de Saint-Saturnin. C'est ainsi que le numéro 635 précise qu'un *camp a Marcontes* confronte de terral le *camp de St-Saturnin au molin de Pierre Buscarlet*.

A propos de ce nom de lieu *Marcontes*, qui est parfois mentionné dans les textes sous la forme latinisée *Marcomitis* et qui est nommé pour la première fois en l'an 804 dans une charte du Cartulaire de Gellone (p. 144) suivant laquelle le futur Saint-Guilhem fait une donation au monastère : *ego Guillelmus gratia Dei comes dono in Marcomitis villa...*, on peut faire deux remarques :

a) la *villa Marcomitis* qui existait ainsi à l'époque carolingienne semble ne pas avoir alors possédé de moulin, car dans la même charte il est question des moulins de Ceyras : *Le Monna* d'Arboras pourrait donc remonter à une époque plus ancienne.

b) le fait que le premier propriétaire connu du domaine de Marcontès ait été le comte Guilhem permet de penser que le nom lui-même signifie en langue d'oc le "mas comtal" (**mas comtes*). L'évolution phonétique qui commande le passage du *s* à *r* se retrouve dans le nom de lieu *Mas Rouvière*, commune de Ceyras, qui était au XI^e siècle *Marrobeiras* : cf. Cartulaire d'Aniane, p. 447.

L'importance historique du terroir de Marcontès, qui est à cheval sur les communes actuelles d'Arboras et de Saint-Saturnin, explique pourquoi en 1262 le Moulin Bas était situé dans la paroisse de Saint-Saturnin. Comme d'autres textes le confirment, le village lui-même d'Arboras appartenait à cette paroisse. C'est ainsi qu'en 1251, suivant l'Inventaire Briçonnet (f° XCIII C), *ecclesia Sancti Laurentii de Arboracio est sita in parroquia Sancti Saturnini*. Un texte, sans date, du même Inventaire (f° XLIII G) qualifie l'église Saint-Laurent de simple chapelle castrale (*capella Sancti Laurentii castri de Arboratio*) et demande qu'elle devienne paroissiale (*et expediret quod separaretur a dicta ecclesia Sancti Saturnini et fieret parochialis*). Le même texte indique par ailleurs que l'église de Saint-Guiraud n'était anciennement qu'une chapelle de Saint-Saturnin de Luciano (*ecclesia Sancti Geraldii olim fuit capella dependens de ecclesia Sancti Saturnini*) tout comme *capella Beate Marie Magdalenis* (Ste-Marie Madeleine des Deux Vierges, chapelle vouée beaucoup plus tard à Saint-Fulcran) et *capella Beate Marie de Figueria* (Notre-Dame de la Figuière).

Comme on le voit, à l'époque où le château des Deux Vierges dominait toute la haute vallée du Lagamas, la paroisse de Saint-Saturnin englobait le territoire d'Arboras. Quant à Marcontès, c'est probablement le surnom médiéval qui fut donné à l'ancienne villa gallo-romaine dont dépendait originellement *Le Monna*.

Ainsi se termine provisoirement sur ces points d'interrogation l'exploration archéologique, historique et toponymique d'un coin perdu de la vallée du Lagamas, envahi par les broussailles, où vivent sporadiquement quelques citoyens britanniques, qualifiés sommairement de "hippies", mais qui m'ont reçu avec courtoisie et qui ont compris quelle était la valeur humaine des vestiges dont ils ont la garde.

Nota Bene : A propos de la trompe de pierre du Moulin Bas d'Arboras je voudrais signaler que dans les ruines des deux moulins de Mont Caussil, situés sur la rive gauche du Vernoubrel, dans la commune de Dio et Valquières



6 - Moulin du Vernoubrel : tambours cylindriques de la trompe.

(cf. l'étude précise et remarquablement illustrée qui leur a été consacrée dans le *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault* (n° 4, 1981, 33-40 et fig. 26-32, par MM. L. Fargier et R. Gourdiolle), j'ai retrouvé à l'intérieur de l'antichambre du moulin supérieur trois tambours évidés qui, comme à Sainte-Eulalie de Cernon, avaient été utilisés en réemploi. En effet, ainsi que le montrent les figures 5 et 6, deux tambours superposés (de 35 cm de hauteur, de section formée par un carré, 45 × 45 cm, aux angles arrondis, et présentant un évidement circulaire de 20 cm de diamètre) formaient encore le montant Est de la porte Sud, tandis qu'un troisième élément, de dimensions plus importantes (40 cm de hauteur, section quadrangulaire de 55 × 60 cm et présentant un évidement carré de 25 cm de côté), était à moitié couché par terre. Ce dernier tambour devait former la bouche d'admission de l'eau à l'extrémité supérieure de la trompe qui, on le sait, se rétrécissait progressivement avant d'aboutir sur le rouet horizontal.

Comme dans les bâtiments actuels les trompes sont constituées par des conduits maçonnés, il est évident que ces trois tambours proviennent de moulins plus anciens. Remarquons aussi qu'en 1981, lorsque M. R. Gourdiolle exécuta le dessin de la figure 28, illustrant le texte de la page 38, il a observé sur "le chambranle de la porte d'entrée une lucarne carrée de 25 cm de côté". Etant donné que le troisième tambour reposait en 1989 sur des ronces et non pas sur le sol, il est vraisemblable qu'en 1981 il était placé de chant, comme l'indique le dessin, et qu'il est tombé depuis, découvrant ainsi les deux autres tambours dont il dissimulait l'évidement.

Raison de plus pour demander au propriétaire l'autorisation de récupérer une seconde fois ces trois tambours et de transporter dans un Musée ces précieux témoins de l'ancienne structure des moulins à eau.

En ce qui concerne ce que MM. L. Fargier et R. Gourdiolle appellent "la tour de mise en charge" de ce même moulin du Vernoubrel (*op. cit.*, p. 34 et figure 31) et dont ils soulignent à juste titre l'originalité, je voudrais signaler qu'un dispositif semblable s'observe au moulin de Garel à Cabrières qui est pareillement attesté au XVII^e siècle : cf. Compoix de 1666, f° 86, *un molin a bled avec une mule molant...sur la riviere des Crozes*. En effet, à l'angle Nord-Est du bâtiment, à l'extérieur, on remarque une sorte de puits circulaire (diamètre 1,80 m, profondeur totale actuelle 4 m), ouvert à la gorge, comme l'on dirait d'une "tour" d'enceinte fortifiée, dans sa partie supérieure (sur 1 m), mais entièrement cylindrique dans sa partie inférieure (sur 3 m) : il est situé au débouché d'une canalisation souterraine, longue d'environ 200 m, conduisant l'eau retenue par un barrage jusqu'à la verticale du rouet. Cette cavité était destinée à recueillir une quantité d'eau suffisante pour faire tourner un jeu de meules encore en place, en dirigeant cette eau sous pression (dénivellation de l'ordre de 5 m) sur les pales du rouet par l'intermédiaire d'une trompe dont on n'aperçoit plus actuellement l'orifice supérieur, enfoui sous la pierraille, mais dont on voit très bien, en bas l'orifice inférieur qui semble être constitué par une pierre évidée. Un autre puits cylindrique de mise en charge se voit aussi au moulin triple de Tiveret (même commune) qui remonte pareillement au XVII^e siècle : cf. l'admirable relevé qui en a été fait par l'architecte M^{lle} Chardenas à l'appui de documents historiques inédits recueillis par les *Amis de Cabrières* (Dossier n° 10 d'*Arts et Traditions Rurales de l'Hérault*, Montpellier, 1989).

A Arboras nous avons noté l'emploi particulier du mot *pansieyre* variante dialectale de *payssieyre*, qui, à l'origine désignait un "barrage fait de pieux", mais qui maintenant signifie en ce lieu "réservoir de mise en charge". Ce même glissement sémantique se retrouve à Cabrières, où le Moulin Dussol, sur la Boyne, est alimenté par un grand bassin (50 m sur 15) aménagé non pas dans le lit de la rivière, mais sur la rive droite, à 10 m environ au-dessus du moulin, à l'extrémité d'un très long bief (plus d'un km) dont le tracé figure sur la carte IGN au 1/25.000^e (feuille 2643 W). Ce bassin artificiel, qui contient la poussée des eaux par un épais mur-barrage épaulé par deux contreforts, est appelé localement *La Pansière* (témoignage de M. Roger Louvet). D'ailleurs, à bien regarder, le même terme était employé dans la même acception à Dio, en tout cas au XVII^e siècle, puisque le texte du Compoix - dont la lecture doit être ainsi rectifiée : *un moulin a bled avec deux moules moulans, sa pansière et vezal assis sur le ruisseau de Vernoubrel - enferme le même terme (déformé, p. 40, en "sapautiere") qui désigne sans aucun doute le double bassin triangulaire qui alimentait le double puits de mise en charge et non la retenue d'eau aménagée à la source du Puits de Lignièrès qui est éloignée de 1600 m (p. 34).*

André SOUTOU